

Monographie Georges Adilon

Garder l'utopie d'être soi

La liberté, la vraie, se conquiert chaque jour un peu, et y faut sans doute une vie complète parfois. Adolescent, choisir l'art plutôt que les filières familiales, plus tard ne pas s'attarder dans le succès parisien naissant et poursuivre son propre questionnement, se défier encore de la prégnance de ses propres amis, peintres de la tradition lyonnaise.

Ces dix années, de 1956/57 à 1967/68, si elles sont celles d'une libération, d'un évitement de tous les dangers, ne débouchent pas pour autant sur un itinéraire de certitudes, au contraire. Il reste à venir l'essentiel, ce chemin de la création, tout en allers et retours, en espérances et désespérances. Les questions existentielles sont au détour de chaque tentative et l'architecture vient peu à peu jouer les contrepoids.

Il faut apprendre à apprendre, reconnaître les enjeux, garder le cap, même si la Tourette du Corbusier, d'un côté, et les expositions du Vide d'Yves Klein ou de Tinguely, de l'autre, ont laissé de grandes balafres. Résister, résister pour de vrai, non plus à la tentation lyonnaise des plaisirs de la peinture, ou parisienne, entre galerie sécurisante et échappées vers l'architecture intérieure, toute de plexiglas colorés. Il s'agit bien d'affronter la peinture et son mystère d'envoûtement.

La rigueur est le seul recours face aux vertiges. Malgré Monet et les abstraits systématiques, la déclinaison des pins parasols a ses limites. Le passage est brutal. Il s'agit de se sortir des traditions de la « peinture/peinture » des querelles d'alors entre figuration et abstraction, des fascinations diverses. Se forger ses propres outils, son chemin propre.

Un papier choisi, le 130 x 92 cm offset de 170 gr d'Arjomari, le noir de la peinture glycérophtalique et le blanc du papier, l'abandon des outils traditionnels, pinceaux et autres couteaux, du châssis et de la toile, et surtout, la disparition de tout motif, de tout prétexte, voilà le départ d'une aventure dans un certain jansénisme d'attitude.

Mais demeurent les mystères. L'émotion, le beau, l'intuition, le geste – parfois la hargne- le calcul brouillé. La division du format, ou sa multiplication vont venir à la rescousse et, puisqu'il le faut, le temps, les mois et les jours sont eux aussi réquisitionnés. Une peinture quotidienne comme un acte salvateur et, chaque jour, comme dans la vie, porter sa pierre d'angoisse ou de plaisir, de réussite et de doute.

Au total, une œuvre que son auteur découvre en premier, fragmentée, et paradoxale. A la simplicité du projet – un papier, de la peinture et des outils variés, un geste surtout – répondent des considérations inévitables sur l'inutile et la nécessité individuels, l'embarras du milieu de l'art, accoutumé aux produits de consommation ordinaire, les idéaux – s'il en reste – sur ce que devrait être l'art dans une société. Au-delà du geste, c'est LA geste qui est de retour. L'œuvre d'Adilon est bien, en effet, de cet ordre, une épopée individuelle entre onirisme et volonté, chaque jour construite et perturbée, évidente et incongrue. Pour les regardeurs que nous sommes, passés le désarroi, la leçon est rude. Ces simples déclinaisons de peinture nous rappellent que la recherche de soi devrait perdurer, que l'immanence reste une question, et que la métaphysique n'est pas réservée aux philosophes.

L'œuvre nous invite au dépassement, à la remise à plat de nos questionnements et, là encore, se croisent les paradoxes : rationalité du format et du temps, minimalisme de la préparation et

puis totale immersion dans l'expressivité, l'aléatoire, la « gestique » diraient les musiciens, dans le refus d'une peinture à idées. Le résultat, ce sont ces peintures, ces installations qui nous rendent la liberté de l'émotion et nous renvoient à notre liberté d'être et d'être proches – ou non- de la vraie vie.

Aux batailles de la peinture, l'architecture semble répondre par la méticulosité, le dessin calme d'une grille ou l'envolée d'un béton. Les constructions de Georges Adilon ont, comme certaines peintures, la vertu de la générosité et sont attentives, elles aussi, à une grande qualité de vie, faite de simplicité, de lumière et de paix. L'architecte a trouvé très tôt la complicité essentielle du père Perrot. Ensemble, ils cosignent, contre vents et marées, pendant près de trente ans, les deux ensembles des Maristes, invraisemblables au regard de tout, et notamment de la réglementation. Un projet éducatif concrétisé architecturalement, autant dire l'audace humaniste et l'utopie au naturel.

Là encore, les préparations sont simplissimes. L'architecte prend en compte le terrain, la lumière, la fonction, et un geste, un matériau, une nécessité feront le reste. Une architecture d'ouvrier, humble et astucieuse, économe et élégante. On y retrouve les procédures de la peinture, le rôle du temps et du fragment, comme si toute l'œuvre d'Adilon se bâtissait ainsi dans un mélange de méthode et de fulgurance, pondérés par une viscérale conscience de l'humanité du temps.

Alors, l'importance d'Adilon pourrait bien être là,, dans l'utopie poursuivie d'une vérité de vie et d'œuvre associées. Préserver l'utopie, alors qu'elle disparaît de nos vocabulaires mêmes. L'utopie, dans sa dimension philosophique ne sera jamais réductible à l'ambition avec ses tristes connotations. L'art peut se normaliser, se standardiser, devenir bavard de ces conversations Verdurin, l'œuvre solitaire demeure dans la tension, la recherche, le geste, la concentration et le refus têtu du superflu. La vraie quête, personnelle et indicible, est encore possible et glorieuse, mais quelle obstination dans la résistance et l'exigence, et quel travail au total !

Jean Louis Maubant
Juillet 2001